

Aventure, marche et accompagnement avec des jeunes en rupture sociale

David Le Breton *

Université de Strasbourg

L'aventure comme ressource éducative

L' « aventure » s'érige aujourd'hui en principe éducatif, renouant avec l'esprit du scoutisme et des expériences éducatives et pédagogiques nées au début du XXe siècle¹. Expéditions, raids, sports-aventures emmènent des jeunes en difficulté sur les routes, les montagnes, les fleuves, les déserts, ou les mers, dans les brousses ou ailleurs, sollicitent leur engagement physique et leur courage, même si le plus souvent les dangers relèvent davantage du fantasme ou de la méconnaissance du terrain que de réelles menaces. En outre, ce sont des activités encadrées et sécurisées qui ne laissent aucune place au danger. Les pratiques du travail social se renouvellent et cherchent à atteindre les jeunes qui nouent une relation privilégiée avec le risque. Parachutisme, escalade, alpinisme, trekking sont ainsi devenus des activités de prédilection entre les mains des éducateurs ou des animateurs. Certes, parler ici de « pratiques à risque » est une manière de solliciter plutôt un imaginaire du risque. Sauter en parachute après quelques cours ou escalader une paroi en étant bien assuré n'expose guère au danger, mais pour le jeune impliqué dans ces activités, l'appréhension vaut comme une instance de fabrication du sens, l'épreuve octroie une meilleure confiance en ses capacités physiques ou morales, restaurent l'estime de soi et apprennent à se situer au sein d'un groupe.

* Professor de Sociologia da Universidade de Strasbourg. Membro do Institut Universitaire de France. Membro do Institut des études Avancées de l'université de Strasbourg (USIAS). Autor dos livros *Antropologia do corpo e modernidade* (Petrópolis, Vozes); *Condutas de risco. Dos jogos de morte ao jogo de viver* (Campinas, Autores Reunidos); *As paixões ordinárias. Antropologia das emoções* (Petrópolis, Vozes); *Compreender a dor*, (Lisboa, Estrela Polar) ; *A sociologia do corpo* (Petrópolis, Vozes); *Do silêncio*, Instituto Piaget, Lisboa ; *Adeus ao corpo* (São Paulo, Papyrus); *Sinais de identidade. Tatuagens, piercings e outras marcas corporais*, Lisboa, Miosotis).

Par leur intensité physique, l'émotion née des risques perçus, réels ou imaginaires, l'aspect collectif de l'entreprise, la responsabilité engagée les uns envers les autres, ces pratiques de pleine nature ouvrent une voie propice à l'acheminement du jeune vers l'autonomie.. L'émotion qu'elles dégagent, corollaire de la peur, de la fatigue, de l'arrachement à soi parfois nécessaire pour l'accomplissement des gestes requis, marque la mémoire et agit sur le sentiment d'identité plus efficacement (surtout pour ces populations de jeunes en difficulté) que ne le ferait une activité plus tranquille et sédentaire. Mais le moteur de ces entreprises est rarement (sinon jamais, pour des raisons éthiques et déontologiques) le risque réel (sinon, pour eux, le risque de la rencontre avec d'autres), mais plutôt le risque dans l'imaginaire (souvent urbain) du jeune.

S'agissant de la marche, le danger est sans doute moindre, on y retrouve cependant une logique de défi sur la longue durée. Une endurance physique pendant plusieurs mois, une acceptation de l'incertitude des événements en cours de route. L'esprit de ces activités repose sur la conviction que rien n'est jamais perdu dans une existence, même si les conditions actuelles sont encore néfastes elles ne le sont pas à jamais mais sont plutôt une manière provisoire de s'ajuster à des circonstances défavorables (maltraitements, indisponibilité, abus sexuels, etc.) Le jeune dispose de ressources intellectuelles, relationnelles et physiques qu'il ne soupçonne pas toujours et que seules les circonstances actualisent. Les « séjours de rupture » s'inscrivent dans cette logique de démantèlement des anciennes manières d'être pour une réinvention de soi sous une forme plus lucide, active, avec une estime de soi renouvelée, dans la conviction qu'il est quelqu'un de valable. Le jeune qui s'est senti en danger, menant à terme une expédition éprouvante et prenant conscience de ses ressources personnelles, se sent fier d'avoir réussi. Plonger le jeune dans une situation difficile, et, à ses yeux, dangereuse ou incertaine, en le laissant développer avec les autres sa créativité et son courage est aujourd'hui un domaine important des activités physiques de pleine nature dans le cadre du travail social,

même si ces activités, comme le souligne Thierry Trontin² sont loin d'être acceptées par l'ensemble de la profession et des institutions.

Des jeunes en rupture

La marche est souvent guérison, elle procure la distance physique et morale propice au retour sur soi, la disponibilité aux événements, le changement de milieu et d'interlocuteurs, et donc l'éloignement des routines personnelles, et elle ouvre à un emploi du temps inédit, à des rencontres, selon la volonté de chance du marcheur ou du voyageur... Comme l'anthropologie recherchant le « regard éloigné », elle est propice à une redéfinition de soi. Ces ressources propres à la marche et au voyage sont souvent utilisées par le travail social dans une volonté de renouvellement des activités de médiation proposées aux jeunes en souffrance

Le mal de vivre adolescent, l'immersion dans la délinquance et les autres conduites à risque ne sont nullement une fatalité, ils n'augurent en rien d'une voie toute tracée. Chez ces adolescents délinquants ou immergés dans les conduites à risque, les tuteurs de résilience que sont les parents ou les enseignants, les adultes de son entourage, n'ont pas réussi à le réconcilier avec le monde, à lui donner le goût de vivre. La parole d'August Aichorn reste pertinente aujourd'hui : « Une carence éducative est à l'origine de tout délit. Celui qui y a été poussé ne peut être tenu pour responsable et la priorité doit être de remédier à cette carence éducative³ ».

La formule de la résilience pour un individu est toujours singulière, elle n'est jamais la résultante de schémas préétablis ou d'une structure psychique quelconque. Avec les mêmes caractères et les mêmes soutiens, les uns s'en sortent, les autres non. Seul importe ce que le jeune fait de ces structures, des soutiens dont il dispose, il n'est jamais passif devant les circonstances, il s'approprie son histoire pour la transformer, il n'est jamais sous l'influence pure des autres à son entour depuis sa naissance, mais de ce qu'il fait lui-même de ces influences. Il est toujours en négociation avec les événements, il ne les prend jamais de plein

fouet, il dispose de ressources de sens propres à les amortir, ou pour d'autres à les amplifier s'ils campent dans une position de victime qui leur donne un statut.

L'immense majorité des jeunes en souffrance trouve un jour une issue, ils donnent une signification à leur existence. De ce moment le juge a posé un premier jalon en surprenant le jeune délinquant qui s'attendait à une répression de ses actes ou à une sévère admonestation. Son système d'attente vole soudain en éclat devant un professionnel qui loin de lui imposer la prison ou une punition lui demande de choisir entre une sanction ou une longue marche. La marche, en elle-même est une autre suggestion inattendue, elle ne bénéficie guère de valorisation, surtout pour les jeunes générations, avec son éloge de la lenteur, du silence, de la contemplation, etc (LE BRETON, 2014). En revanche elle a l'attrait d'une tâche impossible, elle est un défi qui devient acceptable s'il apprend qu'une poignée d'autres ont réussi. Une longue marche est aussi une aventure, un accomplissement physique, un dépaysement susceptible de l'attirer. S'il accepte, déjà il rompt le temps circulaire de sa délinquance ou de ses routines de souffrance. Il n'est plus dans un temps prévisible et répétitif, il relance le temps vers l'inattendu. Il commence un travail intérieur sur la personne qu'il sera peut-être au terme de l'épreuve, il retrouve un projet et coupe court avec ses ruminations antérieures. Pour d'autres jeunes, la surprise est venue de la proposition déconcertante d'un travailleur social de les emmener ailleurs, dans un autre pays, pour une marche ou un voyage, en opposition radicale avec les activités habituelles de leur établissement. Le voyage, la marche est une rupture de la sédentarité qui imprègne ces jeunes pour remettre leur corps en marche, les amener à nouveau à la sensorialité heureuse du monde, aux émotions, à l'effort. Elle favorise l'esprit d'indépendance, la prise d'initiative, la curiosité, la confiance en l'autre, la solidarité, l'estime de soi.

L'association Seuil prend en charge des jeunes que lui confient des services de l'Etat (juge des enfants, inspecteur de l'ASE...) pour une expérience de mise à distance de l'entourage

immédiat et dans un objectif de réinsertion sociale qui repose sur l'idée que ces jeunes disposent de ressources qu'ils ne soupçonnent pas. Ce sont des mineurs, entre 15 et 18 ans. Avec un(e) accompagnant(e), ils effectuent autour de vingt-cinq kilomètres par jour à pied pendant un peu plus de trois mois sur un parcours de 1800 kilomètres environ, sac au dos, sans portable, sans console de jeu, sans musique, sans alcool, sans cannabis ou autres produits psychoactifs. Difficile austérité mais plus exaltante sans doute que celle de la prison. Prix à payer pour un retour au lien social. Certains ont déjà un parcours judiciaire, d'autres sont signalés par des travailleurs sociaux car ils entrent dans une zone de turbulence sans avoir encore de souci avec la justice, d'autres sont mal dans leur peau et commencent à se disloquer. D'autres encore bénéficieront d'une liberté conditionnelle ou d'un aménagement de peine. Le jeune, bien entendu, est volontaire, sachant qu'il peut renoncer à tout moment. Il reçoit au départ un appareil photo pour nourrir une mémoire visuelle de son expérience, le rendre attentif aux lieux, aux situations, aux visages. Il est encouragé à tenir un journal de sa progression. Les jours de repos sont consacrés à la visite de lieux intéressants du voisinage pour le rendre éventuellement plus curieux du monde qui l'entoure s'il ne l'était pas déjà auparavant.

Le jeune bien entendu peut écrire à ses parents ou à ses amis. Le responsable de marche reste en contact régulier avec l'association. Chaque semaine un rapport co-rédigé par le jeune et son accompagnant sont envoyés à l'association qui éventuellement le transmet aux parents, au juge, à l'éducateur référent. Une série de petites procédures veillent à la sécurité du cheminement et organisent la possibilité d'une intervention immédiate en cas de problème. En amont il y a des entretiens, des rencontres pour interroger sa volonté de partir et de mener l'expérience à son terme, le jauger, identifier ses failles ou ses forces. Une telle entreprise ne s'effectue pas sans un désir du jeune de changer quelque chose de son rapport au monde. Il ne s'agit pas de lui donner un sac à dos et de le laisser partir, un dispositif soigneusement pensé accompagne la démarche et ne cesse de la nourrir pour la relancer. Le jeune est un acteur de

son projet, il le réfléchit, n'ignore ni ses devoirs ni ses droits, et il sait pouvoir à chaque instant trouver l'interlocuteur dont il a besoin s'il va mal. Tous disent ne jamais se sentir exclu d'un échange ou d'une réunion les concernant. Les parents ont également leur mot à dire quand ils sont encore impliqués auprès de leurs enfants.

Les accompagnant(e)s sont des hommes ou des femmes sans profil professionnel déterminé, ils viennent de tous les milieux, mais ils se sentent concernés par ce projet, par un long cheminement avec le jeune pour un salaire mineur. Ils acceptent un emploi du temps aléatoire et permanent pour un salaire modeste. Ils n'ont donc aucun préjugé sur le jeune qu'ils encadrent, ils ne connaissent que des bribes de son histoire et ne l'enferment donc jamais dans une réputation, une imposition de statut qui rendrait vaine l'expérience de rupture. Le jeune doit sentir qu'il a une chance de se déprendre des rôles qui parfois lui pesaient. La marche proposée est encadrée par une série d'objectifs comme de permettre au jeune l'élaboration de repères pour vivre avec les autres, développer son autonomie, sa confiance en lui et dans les autres, l'amener à se construire pour le temps du retour et notamment à travers un projet professionnel. Les premières rencontres avec les représentants de Seuil sont décisives, il importe d'emblée de créer la confiance : « J'ai senti qu'ils voulaient vraiment m'aider », dit l'un d'eux. « Ils étaient différents des éducateurs qui me suivent d'habitude », dit un autre. Leur sécurité et leur santé sont garanties par le certificat médical du départ mais aussi par les soins portés en cas de blessures, d'ampoules ou de fatigue. La marche n'est pas une quête de performance mais un cheminement intérieur qui appelle d'abord la reconnaissance des soucis ou des joies du jeune. Elle se teste d'ailleurs durant une semaine avec l'équipe d'accompagnement afin de préciser les règles, se répartir les tâches, se préparer physiquement.

L'engagement de l'accompagnant dans l'aventure est aussi un outil essentiel, il est à l'écoute, protège, explique, encourage, rappelle le cadre... Il est en permanence tout au long du jour et de la nuit soumis aux mêmes efforts, aux mêmes joies et aux mêmes soucis. Le jeune et

lui se forgent une histoire commune, une mémoire, qui fait toute la valeur de l'expérience, ils gèrent ensemble le budget, cuisinent, font leur lessive, etc. A la fin du premier et du second mois de randonnée, l'équipe de soutien composée du responsable de marche, du (ou de la) psychologue et/ou l'éducateur ou éducatrice du jeune se rendent sur place pour évaluer le parcours, revenir sur d'éventuels tensions entre les deux marcheurs. Puis après un mois, un ou deux co-marcheurs se relaient à tour de rôle pour une semaine, pour introduire des différences, une rupture des routines minuscules qui s'établissent au fil du parcours. Lors de sa progression le jeune pense à sa réinsertion, il est conseillé, accompagné à ce propos pour ne pas le laisser démuné à son retour. Pendant trois mois il est livré à son intériorité, à sa réflexivité, mais au sein d'un holding discret et efficace. Il est en permanence reconnu et soutenu. Il y a une fête pour le départ et une fête pour le retour. Manière de traduire la scansion symbolique induite par la marche. Les rapports hebdomadaires rédigés par le jeune et son compagnon de route montrent, au fil des jours, comment il évolue, s'ouvre aux autres.

Des expériences proches sont menées dans d'autres cadres. Ainsi, par exemple, Thierry Trontin, éducateur spécialisé, emmène des jeunes marcher dans le désert marocain. Ce sont des jeunes abimés, déjà en rupture, placés dans des établissements d'aide à l'enfance. Dans une expérience relatée dans un ouvrage co-écrit avec les jeunes⁴, il part avec sept jeunes avec un guide berbère dans l'Atlas, à Merzouga, avec des dromadaires pour porter le matériel et un hébergement assez sommaire à la belle étoile avec des duvets et des couvertures. A la différence de Seuil, une telle entreprise compose avec les tensions, les conflits ouverts. Les éducateurs y demeurent des professionnels accoutumés à gérer les groupes, à accompagner, les jeunes. Mais une ritualisation accompagne la progression. Ils ont rencontré chaque jeune individuellement pour mesurer son désir d'ailleurs et de changement, réunit ensuite le groupe autour d'un repas, les jeunes font connaissance, rêvent du voyage, disent leurs peurs, leurs espoirs. Sur les lieux, un bâton de parole paré de ficelles de différentes couleurs récupérées sur le harnachement des

dromadaires autorise une distribution fluide de la parole lors des soirées où les jeunes font le point sur le voyage. Curieux les uns des autres, ils peinent cependant à écrire et demandent à l'un des éducateurs de noter leur parole. Le bâton de parole devient au fil de la marche une source de changement de regard les uns sur les autres, il distribue les interventions sur un mode solennel qui restaure le poids des mots et du silence. Quant aux éducateurs, plongés dans les mêmes découvertes et les mêmes fatigues que les jeunes, leur qualification professionnelle est débordée même si elle demeure : « nous devenons un peu des guides, ou plutôt des aînés qui ont dépassé certaines épreuves de la vie et peuvent en parler à certains moments » (TRONTIN, 2013, 16). Le retour lui-même est ritualisé par des rencontres, des repas et la publication de l'ouvrage qui met en scène le périple des jeunes.

Retour

Pour nombre de ces jeunes, leur marche est un accomplissement, elle vient mettre un terme aux échecs qui émaillent leur existence et elle restaure leur estime de soi, elle leur rend confiance pour affronter ce qui est le plus dur : une intégration sociale heureuse. L'un d'eux dit combien il est revenu différent du voyage : « Quand je suis parti, j'étais un blaireau. Depuis que je suis revenu je suis un héros ». Un tel périple en effet n'est pas donné à tout le monde, il marque une existence toute entière. Un père est ému de voir que son fils a non seulement muri mais aussi grandi, l'éducateur précise : « Non, Monsieur, il s'est redressé ». Trois mois plus tôt, vouté, les yeux au sol, il n'osait pas regarder ses interlocuteurs dans les yeux.

D'innombrables autres marches pourraient être ainsi mises en perspective pour montrer combien elles amènent le jeune à murir et lui donnent le désir de grandir. Souvent le fait de vivre plusieurs mois de marche dans des conditions d'existence qui tranchent avec son ordinaire, amène les parents à découvrir au retour un grand jeune homme en pleine santé alors qu'ils ont vu partir un adolescent mal dans sa peau. L'ouverture au monde se traduit par

l'apprentissage de la langue du pays traversé, de la découverte de la lecture : « Il s'est mis à lire », « Il a étudié le Coran et le connaît mieux que nous maintenant, et il a parcouru aussi la Bible et la Thora », etc. Les parents eux-mêmes changent profondément leur regard sur leur enfant. Il s'agit bien de « marches de rupture », donnant lieu à une réconciliation avec soi et les autres. Le jeune rompt les cercles vicieux où il s'essoufflait, brise les routines de sa souffrance, de son agressivité, de ses trafics ou de ses vols. Mais simultanément il vit une expérience de retrouvailles avec le lien social après un détour, un cheminement initiatique. Il redevient apte à se projeter dans le temps pour réfléchir à une formation ou chercher un emploi. Batoul en situation d'échec reprend goût aux savoirs scolaires. Rémi confirme son intérêt pour la mécanique moto et envisage de s'y former à son retour. Rémi pense à l'écriture d'une lettre de motivation pour un emploi, Delphine décide de devenir éducatrice canine...

Hamed a frappé un éducateur, adolescent timoré, mère effacée, père trop brutal. Il a totalement désinvesti l'école et ignore ce qu'est l'Italie, où il va marcher plusieurs mois, se demande si les dinosaures existent, s'il y a la mer en France, etc. Il n'aime pas écrire, il enregistre avec une caméra une mémoire de sa marche. Il n'a aucune autonomie et agace parfois son accompagnant. Le soir, au gîte, ils font du théâtre ensemble, écrivent des intrigues, et Hamed joue avec passion. Pour son anniversaire, quand il est autorisé à parler à ses parents, son père répond mais raccroche vite plongeant l'adolescent dans la déprime. Mais peu à peu le chemin érode l'amertume et l'amène à réfléchir. Et puis il y a la découverte de la mer, la beauté des lieux, l'issue du voyage. Il a réussi. Il décide d'être paysagiste. Valéry découvre avec étonnement qu'on lui fait confiance. « Pendant la marche j'ai beaucoup parlé avec Olivier (son accompagnant). Je lui ai dit des choses que je n'ai jamais dites à personne. Ça me faisait du bien d'en parler. Et surtout j'étais sûr qu'il le garderait pour lui. Il se transforme au fil du chemin, il n'est plus le même à l'arrivée. Il est néanmoins condamné à un an de prison pour d'autres affaires restées en suspens. « Mais en sortant, c'était fini les bêtises. Je n'ai pas

recommencé avec la drogue. La marche, c'est quelque chose qui m'a vraiment aidé. J'ai pris confiance en moi. Et quand on me disait : « t'as fait des conneries », je répondais : « Oui, mais j'ai fait quelque chose de bien » et c'est la marche » (p.154). Ces jeunes ont souvent vécu un refus de l'école qui entrave leur avenir, mais au fil du temps ils réinvestissent souvent leur avenir, découvrent l'importance de la réussite scolaire dans nos sociétés ou de la nécessité d'une formation professionnelle. Le chemin est une reconstruction, un remaniement profond du sentiment de soi. Certes, il n'est pas un miracle éternellement renouvelé, le jeune doit être partie prenante de son désir de changer, mais très rares sont ceux qui récidivent.

Pour le jeune empêtré dans son histoire, mal dans sa peau, délinquant et confronté à des parents dépassés, malaimants ou maltraitants, la marche est une échappée belle loin des ruminations. Et loin aussi du groupe de copains qui enferment en soi, contraignant à des comportements attendus. Elle est une suspension des contraintes d'identité et du poids qui les accompagnent. Se défaire de soi, des images qui lui collent à la peau, est pour lui une chance, la découverte qu'un autre monde est possible et qu'il n'est nullement voué à la fatalité. Sur les routes, face à des interlocuteurs qui lui font confiance d'emblée, ignorent les étiquettes qui induisent ses comportements, il a la possibilité de se reconstruire, de faire table rase des entraves que lui renvoyaient en permanence le regard des autres qui lui faisaient une réputation. Ces mineurs à problèmes sont d'abord victimes des préjugés intériorisés qui les amènent à se comporter avec les autres comme on attend qu'ils se comportent. La co-existence avec des hommes et des femmes qui les voient autrement, sous une forme propice et confiante exerce un effet symbolique considérable. Pour une fois les adultes ne sont pas là pour le réprimander ou lui interdire des activités mais pour inter-dire, c'est-à-dire partager avec lui, négocier les faits et gestes de la vie quotidienne dans une mutuelle reconnaissance. Même les relations à l'autorité sont transformées quand des adolescents sont contraints de demander leur chemin à un policier et qu'il leur répond paisiblement avec le sourire. Quand le jeune arrive au bout du chemin ce

n'est pas seulement le regard qu'il porte sur lui-même qui s'est transformé, mais aussi celui de ses parents, de ses frères et sœurs, de sa famille, de ses amis. Il est valorisé, admiré.

Malgré les difficultés inhérentes à un groupe de sept jeunes aussi mal dans leur peau les uns que les autres, Thierry Trontin fait lui aussi un bilan heureux du parcours. L'un des jeunes a compris que s'il allait mal il était moins périlleux de s'isoler plutôt que de chercher l'affrontement, une jeune en refus scolaire a négocié son retour à l'école, obtenu son bac et elle poursuit ses études. Un autre marqué par le Front National a découvert la valeur de l'interculturalité et abandonné son racisme en se mettant à chanter des textes de Brassens, un autre s'est réconcilié avec sa famille. Le journal de bord du groupe dit la douleur du retour en France mais aussi l'émerveillement des découvertes, des rencontres, le chemin intérieur parcouru. Comme le dit Thierry Trontin lui-même, le séjour de « rupture » se double d'un « séjour de suture » (TRONTIN, 2013).

La marche est un sas pour disparaître de soi, pour échapper aux contraintes de l'identité. Pendant des mois le jeune prend justement la clé des champs. Il laisse chez lui son état civil, son histoire, ses soucis, ses responsabilités sociales, familiales ou professionnelles. Il est libéré aussi des impositions de statut qui lui imposent aux yeux de ses copains par exemple d'être à la hauteur d'un « bon coup » ou en tous cas de tenir en permanence sa « réputation ». Il est de sa seule initiative de se dévoiler et de donner des informations à ce propos à ceux et celles qu'il croise sur les sentiers. La marche allège le fardeau parfois d'être soi, relâche les pressions qui pèsent sur les épaules, les tensions liées aux responsabilités sociales et individuelles. Hors de la trame familière du social, il n'est plus nécessaire de soutenir le poids de son visage, de son nom, de sa personne, de son statut social... Le jeune tombe les éventuels masques de sa vie personnelle car personne n'attend de lui qu'il joue un personnage. Il est anonyme, sans engagement autre que l'instant qui vient et dont il décide de la nature. Pour une durée plus ou moins longue, le marcheur change son existence et son rapport aux autres et au

monde, il est un inconnu sur la route ou les sentiers. Il est en congé de son histoire et s'abandonne aux sollicitations prodiguées par le chemin. Cette suspension, cette échappée belle hors de toute familiarité rendent propices la métamorphose personnelle (LE BRETON, 2015). D'un bout à l'autre l'adolescent est plongé dans des circonstances radicalement différentes de celles de sa vie habituelle.

Métamorphoses

La marche est un détour pour retrouver le lien social et non plus y être en porte-à-faux. Le jeune est amené à un recul sur la signification de son acte, ce qui l'a suscité, son incidence sur les autres grâce à la présence d'un aîné qui n'est pas là pour « venger » la « société » mais pour lui permettre d'avancer dans une meilleure connaissance de lui-même. Il n'y a pas de mauvaise volonté chez un jeune, mais une souffrance enfouie qui l'éloigne parfois de la réciprocité du lien social. La souffrance aussi possède ses routines et ses ornières dont il faut lui donner les moyens de sortir. La punition au sens classique renforce en lui l'idée de son extériorité au monde et son combat pour ne pas s'y soumettre. Proposer une longue marche c'est le prendre par surprise et lui donner une chance là où il craignait une punition. Une telle attitude l'inscrit d'emblée dans la reconnaissance et non dans la subordination tout en le rappelant cependant à ses responsabilités.

La désorientation, ou le sentiment de ne plus pouvoir se sortir de circonstances pénibles aboutissent au même sentiment d'impuissance et d'impossibilité de se projeter dans l'avenir. Ce n'est pas la vie qui est devant nous mais la signification que nous lui prêtons, les valeurs que nous mettons en elle. Le jeune en rupture avec son existence ne sait plus où il va, où il en est, il a l'impression d'être devant un mur invisible et d'être condamné à piétiner à jamais devant un monde qui lui échappe. Sortir de l'impasse impose la force intérieure d'y projeter une allée de sens, de se fabriquer une raison d'être, une exaltation, provisoire ou

durable, renouveler le sentiment d'existence. La fenêtre que le jeune dessine dans le mur de son impuissance et qu'il finit enfin par ouvrir pour lui échapper tient parfois au chemin ouvert par une marche de longue durée. Marcher c'est retrouver son chemin.

La marche dénude, dépouille, elle invite à penser le monde dans le plein vent des choses et rappelle au jeune l'humilité et la beauté de sa condition. Le pèlerinage était autrefois une libération des péchés, une certitude de ne pas mourir en état de péché mortel. Celui qui mourait au bord du chemin gagnait le paradis. Aujourd'hui, la quête est plutôt celle d'une purification de soi, d'un examen de conscience dans une perspective tout à fait profane. Le paradis promis est bien terrestre. Il consiste à se reprendre, à clarifier sa relation aux autres ou au monde lors de périodes de turbulences personnelles où l'on a le sentiment que tout nous échappe, elle permet de mieux faire chair avec son existence. Toute marche de longue durée aboutit à la même transformation intérieure. Elle commence en randonnée, mais se mue en pèlerinage vers une existence plus à la hauteur de son exigence personnelle. Le marcheur est aujourd'hui le pèlerin d'une spiritualité intime. Son cheminement lui procure le recueillement, l'humilité, la patience et souvent un cheminement initiatique⁵.

La marche en mettant le corps au centre sur un mode actif, rétablit le jeune dans une existence qui lui échappe au regard de son histoire meurtrie et de conditions sociales et culturelles qui le mettent encore à mal. Le recours à la forêt, à la montagne, aux sentiers, est un chemin de traverse pour reprendre son souffle, affûter ses sens, renouveler sa curiosité, et connaître des moments d'exception éloignés des routines du quotidien. Bien entendu le jeune ne découvre que ce qui était déjà en lui, mais il lui fallait ces conditions de disponibilité pour ouvrir les yeux et accéder à d'autres couches du réel, mobiliser les ressources qui dormaient en lui. Mais s'il ne se transforme pas en artisan de son existence rien ne se fait, il passe son chemin en laissant derrière lui une chance qu'il n'a pas su saisir. La qualité de présence des accompagnants est justement là pour le soutenir et l'amener à mettre à jour ses capacités. Ces

semaines ou ces mois de marche peuvent ne posséder qu'une valeur minime si le jeune ne les transforme pas en un cheminement intérieur, s'il ne lâche pas la bride de ses soucis, s'il n'amorce pas une réconciliation avec les autres. Ils emmènent infiniment loin et pourtant au cœur de soi, et aboutissent au retour au sentiment d'y voir plus clair, d'avoir élagué bien des tracas. Tout dépend surtout de ce que le jeune lui-même fait de ce temps de disponibilité, d'ouverture, ce temps qui n'appartient qu'à lui, où il importe de savoir qui l'on est et où l'on va dans son existence.

Chaque lieu parcouru est en puissance de révélations multiples. Aucune exploration ne l'épuise. La marche est confrontation à l'élémentaire. Certes, elle s'inscrit dans un espace imprégné de social et de culturel, mais elle est surtout tellurique. En le soumettant à la nudité du monde, elle sollicite le sentiment du sacré. Ces jeunes marcheurs découvrent avec stupeur la nuit quand aucune lumière des magasins ou de l'éclairage urbain ne vient la détruire, ils aperçoivent les étoiles qu'ils n'avaient jamais vues, ils entendent un silence qui les effraie mais les bouleverse aussi. Ils apprennent à se taire ensemble sans que la communication soit interrompue. Les lieux possèdent parfois un don de guérison ou de rétablissement de soi. Le jeune se sent à sa juste place, immergé dans une zone magnétique où vivre possède enfin une évidence lumineuse. En découvrant le monde à pas et à hauteur d'homme il se met en posture de se découvrir soi, de retrouver un essentiel qui n'appartient qu'à lui mais qui signe parfois une renaissance. La marche est aussi une manière de retrouver son centre de gravité après avoir été jeté à l'écart de soi par les événements de la vie. Elle rétablit une échelle de valeur que nos routines tendent à faire oublier. Le marcheur est nu devant le monde qui l'entoure, il se sent responsable de ses actes, il est à hauteur d'homme et peut difficilement oublier son humanité élémentaire.

Une longue marche poursuit par des moyens insolites le chemin éducatif au cœur du travail social, en continuant à voir le jeune comme un interlocuteur qui vaut la peine qu'on

discute avec lui, et non un intrus qui perturbe le fonctionnement collectif. Elle est susceptible de rompre une histoire personnelle douloureuse ou en porte à faux, les expériences à ce propos sont innombrables. Elle est une ouverture au monde, la possibilité d'une redécouverte de l'étonnement d'exister, elle est propice pour chacun, et surtout pour ceux qui avait oublié combien le monde est étendu au-delà des murs de son habitation. La durée du cheminement, son issue positive sont des données puissantes pour restaurer ou construire l'estime de soi, la confiance en ses ressources propres. Ces voyages nourrissent une démarche initiatique, ils procèdent à une lente remise au monde, une renaissance. Au terme de la marche le jeune n'est plus le même qu'au départ. La résilience amène comment souvent à la renaissance, au passage du gué du fleuve qu'il échouait jusqu'alors à franchir.

Valeur de l'accompagnement

La marche et le voyage n'ont aucune vertu intrinsèque de rétablir le goût de vivre. Ces actions mettent le jeune dans des conditions favorables à une reprise en main de son histoire, mais elles ménagent des tuteurs de résilience par le fait de la qualité et la réciprocité de la relation de l'accompagnement, les innombrables rencontres avec les populations locales. Le jeune est en position de nouer un *empowerment*, une capacité à renverser les conditions affectives et relationnelles jusqu'à présent défavorables pour reprendre le contrôle de son existence. Dans cet environnement sécurisant, il est en mesure d'échapper aux impositions de statut qui l'enferment sous l'angle réducteur des troubles qu'il génère. Son « identité négative (ERIKSON, 1972) n'est plus de mise. Il redevient l'artisan lucide de son existence. La notion de « zone d'arrimage psychiques » avancée par Michel Lemay⁶ s'applique parfaitement à la mouvance relationnelle en jeu dans ce genre de dispositif.

Le jeune est l'artisan de sa progression. Il ne s'agit en aucun cas de l'assister mais de l'aider à s'aider à s'en sortir. Ce sont des initiatives fondées sur la confiance et sur le fait de

créer ensemble un cheminement à travers le temps et les éventuelles sinuosités du chemin. Le jeune n'est ni livré à lui-même ni sous tutelle, il est accompagné dans un contexte de mutuelle reconnaissance même si l'ainé porte une responsabilité plus grande à son égard. L'autonomie mise en œuvre est modulée par le fait de vivre ensemble, de partager un projet. L'accompagnant(e) n'est pas là pour le réprimer ou limiter ses mouvements. L'autorité qu'il exerce rejoint l'étymologie. Il est celui ou celle qui rend le jeune auteur de soi, lui rappelle le cadre, qui rend le parcours moins menaçant. Pendant des semaines ou des mois, le jeune se dit avec un adulte qui accueille sa parole et se présente également comme support fiable d'identification. Par son comportement, ses gestes, son regard, sa voix, l'accompagnant(e) maintient une présence solide et rassurante. La rencontre est au cœur du dispositif, elle implique chez lui une constance, une patience, une endurance pour maintenir face au jeune une présence solide et compréhensive, mais sans complaisance. Pour nombre des jeunes impliqués dans ces longues marches, les adultes de référence n'ont jamais assumé leur responsabilité d'éducateurs ni même parfois de parents. Ils ont vécu longtemps une absence de *containing* et un manque de reconnaissance de leurs proches. Personne n'a jamais cru en eux, personne ne les a investis d'amour et d'attention. L'accompagnant (e) est parfois soumis à des tests, des exigences hors du cadre défini, et sa tâche est de continuer à assurer une bonne contenance en sachant amortir les moments de tensions, sans jamais se départir de son rôle. Il absorbe les dissensions sans que le jeune perde la face ou se sente incompris. La résilience se noue dans les échappées belles de la relation, les paroles, les confidences, les silences, les émotions, les partages, les épreuves surmontées ensemble... Elle n'est pas donnée, elle se tisse au fil du chemin. Ces actions proposant un accompagnement de longue durée sont centrées sur la singularité du jeune, à travers patience, parole, silence, écoute, partage, mais sans le solliciter directement, il est dans son rythme, ses attentes. Rien n'est forcé de ses défenses. Il s'en affranchit de lui-même quand la confiance est créée.

Dans certaines histoires de vie une ou plusieurs rencontres établissent des échappées belles par les significations inattendues qu'elles dévoilent et qui enracinent soudain à la vie. Ce sont des rencontres initiatiques car elles provoquent l'amorce d'une renaissance. Elles coupent court avec l'amertume et ouvrent un chemin. Elles sont parfois brèves, l'autre ne mettait pas toujours dans son geste ou de sa parole un tel poids d'existence, il ne s'en souvient pas toujours. Mais leur réception a agi à la manière d'une chimie intérieure pour cristalliser autre chose. Elles ont changé le regard sur soi et sur le monde, rompues les anciennes routines de sens, et nourries une reprise en mains plus propice de son existence. Ce sont des personnes qui ont prodigué sans toujours le savoir une confiance qui a surpris le jeune et lui a ouvert un autre horizon. Comme des sourciers, elles ont fait jaillir des ressources et des significations que le jeune possédait déjà mais à son insu et que les circonstances extérieures neutralisaient. Parfois elles ont seulement écouté avec amitié, elles n'ont pas jugé, elles ont accredité la parole du jeune en le prenant par surprise.

Le fait d'aller au bout du chemin donne au jeune l'élan pour se reconstruire. Il apprend de son infortune initiale et il en fait une force intérieure, une maturation pour reprendre son existence en main. Mais il fallait en amont ce dispositif d'accompagnement, cette qualité de relation qui a redéfini son existence en profondeur. Le jeune sait d'où il vient, mais sa tâche est de forger son histoire à venir en s'efforçant de rompre avec les violences qu'il a du traverser, en se dépouillant de ce qu'elles ont provoqué en lui d'amertume, de ressentiment. Il est dans la nécessité d'abandonner un jour la ruminant de la victime pour endosser la force intérieure de qui devient désormais l'artisan de son existence. La résilience est un processus toujours en mouvement, une sollicitation des ressources intimes mises à l'épreuve au fil des circonstances. Elle n'est jamais linéaire mais toujours en prise sur l'environnement, et donc sur les significations que le jeune projette à son propos. Les autres qui comptent à ses yeux jouent un rôle essentiel dans la reconquête de soi pour le meilleur ou pour le pire. Ils sont quelquefois des

obstacles majeurs en s'opposant au jeune, en lui refusant toute confiance, tout amour, et toute compréhension. Ou bien, à l'inverse, leur encouragement, leur présence, le favorise.

Le jeune à la fois répare une part de son histoire, se dégage de ses actions antérieures sans les nier pour investir le temps qui vient de manière propice. Au fil du chemin il se construit une capacité à sentir la relativité des choses, à accepter la pluralité des mondes et à devenir un acteur parmi les autres dans la reconnaissance de leurs différences mais aussi de sa valeur propre. En changeant le regard sur soi, en démentant les jugements dépréciatifs des autres, le jeune se change, il se dépouille des comportements anciens qui lui collaient à la peau et composaient son personnage aux yeux de son entourage, il entre dans une autre dimension de son existence. Il n'est plus dans la pesanteur des comportements qui s'imposaient à lui sous la contrainte symbolique du regard des autres ou du fait de la puissance d'attraction du soulagement éprouvé par le recours à l'alcool, à la drogue, aux scarifications, etc. Cette modification du sentiment de soi est une autre naissance.

Bibliographie

- AICHORN A., *Cliniques de la délinquance*, Nîmes, Champ Social, 2007
- CYRULNIK B., DUVAL, P. (sous la dir. de), *Psychanalyse et résilience*, Paris, Odile Jacob, 2006.
- ERIKSON, E., *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
- LE BRETON, D., *Marcher. Eloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012.
- LE BRETON, D., *Eloge de la marche*, Paris, Métailié, 2014 (2000).
- LE BRETON, D., *Conduitas de risco. Conduitas de risco. Dos jogos de morte ao jogo de viver*, Campinas, Autores Associados, 2009
- LE BRETON, D., MARCELLI D., OLLIVIER, B. (sous la dir. de), *Marcher pour s'en sortir*, Toulouse, Erès,
- LEMAY, M., La résilience, mythe et réalité, in Cyrulnik, Duval (2006).
- TRONTIN T. et collectif, *Les petits princes*, Chateldon, Association Educateurs Voyageurs Passeurs de vie, 2013.
- TRONTIN T. et collectif, *Au pays des cinq museaux. Carnet de voyage*, 2006.

¹ Sur l'histoire de ces activités d'aventure et sur leurs usages contemporains dans le contexte du travail social, je renvoie au dernier chapitre de David Le Breton, *Conduitas de risco. Conduitas de risco. Dos jogos de morte ao jogo de viver*, Campinas, Autores Associados, 2009.

² Cf. Thierry Trontin et collectif, *Au pays des cinq museaux. Carnet de voyage*, 2006.

³ August Aichorn, *Cliniques de la délinquance*, Nîmes, Champ Social, 2007, p. 120.

⁴ Thierry Trontin et collectif, *Les petits princes*, Chateldon, Association Educateurs Voyageurs Passeurs de vie, 2013.

⁵ Cf. David Le Breton, *Marcher. Eloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012 et *Eloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000 (rééd. 2014).

⁶ Michel Lemay, La résilience, mythe et réalité, in Boris Cyrulnik, Philippe Duval (sous la dir. de), *Psychanalyse et résilience*, Paris, Odile Jacob, 2006.